

## Requiem pour un monde disparu ?

*À l'occasion du film Le Pont aux espions de Steven Spielberg, je me suis replongé 34 ans en arrière alors que je passais un an à Berlin. Ce film a finalement suggéré certaines remarques que voici. Ce n'est pas un commentaire du film lui-même.*

En 1982, j'ai été appelé « sous les drapeaux » français à Berlin pour y effectuer mon service militaire. Le monde était alors partagé en deux camps apparemment très clairement identifiés et séparés idéologiquement entre capitalisme démocratique et totalitarisme communiste. Les deux appellations nous paraissent maintenant assez vaines et dérisoires au regard de ce que le monde est devenu depuis la chute des blocs. Cette expression bien nommée nous montre que la démocratie comme le communisme ont chuté et ne se sont pas relevés depuis. Il nous reste capitalisme et totalitarisme dont on pourrait penser, au regard des événements actuels, qu'ils tendent à ne faire qu'un dans un grand mouvement de fusion aux aspects délétères et inquiétants. Alors que je ne me sentais pas en exil à Berlin, malgré le Mur et le Rideau de fer, mais plutôt dans une île, ce qui s'est passé depuis leurs disparitions semble avoir provoqué, rétrospectivement, l'exil d'une certaine idée de l'Europe.

À Berlin, je n'avais pris avec moi qu'un seul CD, celui du *Requiem* de Mozart, et je l'écoutais en boucle absolument tous les jours. Pendant un an, cela a duré ainsi. Cette musique me paraissait pleine de vie et de force alors qu'autour de moi le monde dans lequel je vivais mentait en tous points, comme s'il s'était déjà mis en exil de lui-même. La contestation de *Solidarnosc* en Pologne avait déjà eu lieu et nous savions que la politique de la guerre froide était bien morte. Pourtant, les limousines soviétiques stationnaient tous les jours devant l'entrée du camp militaire français à Tegel, comme s'il fallait tous les jours rappeler à la vie un monde bien mort. Rudolf Hess était encore enfermé dans la forteresse de Spandau et nous étions susceptibles, comme médecins de garde, d'aller lui porter assistance médicale au cas où sa santé, déjà déclinante, s'aggraverait. Mais cela n'est

jamais arrivé. Toutes les semaines, le général commandant les forces françaises (tous ces mots me paraissent maintenant si vides...) préparait ses réceptions en envoyant son chauffeur acheter à l'Est du caviar, avec des marks de l'ouest changés au marché noir (donc du caviar illégal quatre fois moins cher). Lors des grandes manœuvres nocturnes annuelles, préparées dans le plus grand secret mais dont nous étions tous au courant une semaine à l'avance, nous avons attendu toute la nuit dans l'ambulance de la garnison devant la porte des chars que celle-ci s'ouvre. Mais personne n'en a retrouvé la clé et nous avons regagné nos quartiers en piteux état...

Ainsi allait la vie à Berlin dans l'armée française qui faisait semblant de croire que tout cela était la vraie vie. Mais au regard de la musique de Mozart, si européenne et vivifiante, tout cela me semblait plein de faux-semblants.

Tous les après-midi, après mon service qui me mettait hors service tant je n'avais rien à faire si ce n'est acte de présence, je parcourais enfin libre l'immense ville de Berlin à vélo, à travers ses avenues, le long de ses lacs et ses forêts, autour de ses champs de blé pleins de promesses. Je fis ainsi le tour complet des 175 km du Mur et en pris des photographies à tous les endroits, du nord au sud et de l'est à l'ouest. Le Pont aux Espions, sans doute encore en activité, fait bien sûr partie de ces photographies. J'étais alors un photographe débutant. Une absurdité absolue se dégage toujours des photographies quand je les revois maintenant, un univers incompréhensible qui est pourtant devenu la norme de notre monde soi-disant débarrassé du totalitarisme.

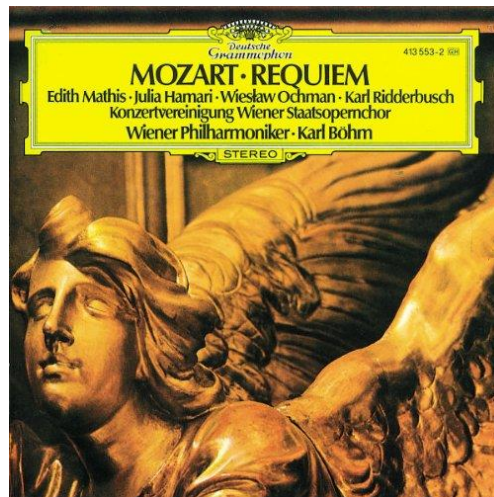
Les murs ont poussé partout, on en recensait il y a peu plus d'une vingtaine en activité aussi bien aux USA/Mexique qu'en Israël/Palestine ou ailleurs encore : Ceuta et Melilla, Inde/Pakistan/Cachemire, Belfast, Chypre, Maroc/Sahara occidental, Corée du Nord/Corée du Sud, etc. De nombreux autres sont en construction, et il existe encore beaucoup d'autres projets. Actuellement, plus de 21 000 kilomètres de murs hérissent le monde d'après la guerre froide. Sans parler des frontières européennes de Frontex qui n'ont fait que déplacer vers l'Est de l'Europe le Rideau de Fer de l'époque de mon service militaire. Rétrospectivement, je me demande toujours ce que je

pouvais bien servir à Berlin, mais heureusement Mozart, dans mon exil temporaire, remettait en moi un peu de la vraie vie.

Mais on peut aussi s'inquiéter de ce qu'on apprécie innocemment. La version que j'écoutais était dirigée par le grand chef Karl Böhm, Autrichien originaire de Graz qui dirigea l'Orchestre philharmonique de Vienne. Böhm était le grand rival de Herbert von Karajan, que j'allais régulièrement entendre, grâce à des billets gratuits fournis par l'armée, à la Philharmonie de Berlin où il était considéré comme un dieu vivant. Tous les deux avaient été soit sympathisant déclaré du nazisme (Böhm), soit inscrit au parti Nazi (Karajan). Et c'est indirectement grâce à l'élimination de grands musiciens d'origine juive qu'ils ont pu faire la carrière qu'on leur connut. Devant le même public, ils continuèrent de diriger toute leur vie. L'Europe d'après-guerre avait alors la mémoire très courte et l'épuration très sélective.

Mais j'écoutais tout de même Mozart tous les jours au milieu de ce spectre qu'était alors le Berlin de la guerre froide, alors que l'ange doré de la pochette du CD en avait les yeux révoltés.

Philippe Bazin\*, le 1<sup>er</sup> janvier 2016.



---

\* Philippe Bazin est photographe.